

La découverte du docteur Freud

Je voudrais présenter quelques remarques sur les rapports entre la pensée freudienne et ce que Freud appelle l'inconscient (1).

1. Freud n'a jamais eu la prétention de découvrir l'existence des phénomènes inconscients. Ces phénomènes existent depuis que l'humanité existe, comme en témoignent entre autres les interprétations des rêves, les formes de possession, les cérémonies d'exorcisme, etc. Cette liste n'est évidemment pas exhaustive.

Ce que Freud s'est contenté de faire, c'est d'affirmer que les phénomènes inconscients étaient universellement répandus dans l'existence des individus humains, soit en état de veille, soit en état de sommeil, et quelle que soit leur activité (Freud a laissé de côté les questions de savoir si les phénomènes pouvaient aussi affecter des individus non-humains). Ce point est très important car il signifie que ce que j'appellerai désormais *les effets d'inconscient*, accompagnent toutes les

activités des individus humains qu'elles soient conscientes ou inconscientes (inconscientes : le terme est à prendre ici non dans le sens freudien, mais dans son sens le plus général : *non-conscientes*).

2. Freud a montré et affirmé que les effets d'inconscients ne pouvaient se produire *que* chez des sujets humains, donc chez des individus *doués de conscience*. Ce point est extrêmement important, car, étant donné le caractère universel des effets d'inconscient, il signifie, *d'une part*, que l'inconscient est de nature psychologique ou psychique et, *d'autre part*, que l'inconscient joue un rôle déterminant dans la constitution et dans le fonctionnement de ce que Freud appelle « l'appareil psychique », qui comprend l'inconscient, le préconscient *et la conscience*.

3. Freud a montré et affirmé que des ou les effets d'inconscient se manifestaient dans une situation particulière, mettant en relation des sujets conscients, situation

(1) Rédigé en 1977 à l'intention du public soviétique, l'article ci-dessous devait paraître dans les recueils publiés pour servir de discussion au Symposium sur l'Inconscient tenu à Tbilissi en 1979.

L'article n'ayant pu être retenu à l'époque pour diverses raisons, nous pensons qu'il n'a rien perdu de son intérêt (N.D.L.R.).

appelée par Freud situation de *transfert*. Dans cette situation, un sujet projette inconsciemment à l'autre certaines formes élaborées de ses fantasmes inconscients, et vice-versa. Contrairement à l'existence des effets d'inconscient, qui est universelle, contrairement au rôle déterminant de l'inconscient dans la constitution et le fonctionnement de l'appareil psychique qui est universel, la relation de *transfert* n'est pas universelle, en tout cas elle n'atteint pas toujours au même degré d'intensité. De plus, la relation de transfert, qui peut être instantanée (ex. le « coup de foudre ») n'est pas toujours instantanée. De plus enfin, la relation de transfert, quand elle existe, n'est pas forcément réciproque : elle peut être relativement unilatérale, c'est-à-dire elle peut comporter ou ne pas comporter ce que Freud appelle le contre-transfert, qui est le transfert du second sujet sur le premier, en réponse au transfert du premier sujet sur le second.

4. On sait que Freud est parvenu à ces conclusions, qui ont bouleversé la psychologie, à la suite d'une longue histoire, marquée avant tout par des recherches neurologiques, puis par la rencontre avec Charcot et Bernheim, qui pratiquaient l'hypnose, rencontre qui a donné à Freud la première idée du transfert et de l'existence d'un psychisme (Freud disait alors d'une « pensée ») inconscient chez les hystériques, puis par la collaboration avec Breuer, qui a donné à Freud l'idée qu'on pouvait traiter les symptômes hystériques autrement que par l'hypnose, et d'une manière beaucoup plus durable, par le biais de ce que Breuer appelait curieusement une « *talking cure* », une cure par la parole.

Toute cette évolution de Freud s'est effectuée sous l'influence philosophique de l'énergétisme d'Ostwald, de l'économie politique, et de l'évolutionnisme de Darwin. Freud était personnellement matérialiste et athée, il croyait à la possibilité de parvenir à la connaissance scientifique de la réalité, y compris de la réalité psychique. Freud ne semble pas avoir eu une connaissance directe de Marx et du marxisme, qu'il n'a pourtant jamais attaqués.

5. Je passe maintenant à un autre point, de la plus haute importance, qui ne concerne plus la reconnaissance de l'existence objective des effets d'inconscient, et de leurs conditions, mais *la théorie de l'inconscient*. Et, sur ce point, j'avancerai avec toute la prudence requise, la thèse suivante : *Freud n'est pas parvenu, malgré ses efforts, à élaborer une théorie de l'inconscient*. Il faut entendre cette thèse dans son sens le plus fort : Freud n'est pas parvenu, malgré tous ses efforts, à élaborer une théorie *scientifique* (au sens de sciences que nous connaissons) de l'inconscient. J'ajoute que Freud nous a pourtant livré une masse considérable de matériaux, d'une richesse inouïe, pour édifier cette théorie, mais qu'il n'est pas parvenu à l'édifier. J'ajoute que, jusqu'à ce jour, aucun des successeurs de Freud n'est parvenu, malgré tous ses efforts, à édifier une théorie *scientifique* de l'inconscient. Nous devons nous demander pourquoi, le moment venu.

6. Tous les matériaux que Freud nous a livrés proviennent de l'expérience de la cure analytique.

Qu'est-ce que la cure analytique ? On

peut considérer la cure comme une situation expérimentale particulièrement propre à la production, au contrôle, et à la transformation des effets d'inconscient.

Qu'elle soit relativement artificielle (on va voir à quelles règles elle était soumise), ne la distingue pas des autres montages expérimentaux des sciences expérimentales connues.

La cure mettait en présence, dans une même pièce isolée, l'analyste et l'analysé. Dans l'école de Lacan, on appelle maintenant l'analysé *analysant*, pour lui donner l'impression qu'il « participe » à la cure, mais comme il y participe de toutes façons, c'est un leurre et Lacan, ayant fait la théorie du leurre, ne me démentira pas, à moins de montrer que ce leurre est « gratifiant », ce qui est contraire à la pensée et à la pratique de Freud.

La cure était soumise à des règles d'une extrême rigueur :

- *Des règles de recrutement* des analysés par les analystes, - l'analyste tenant, comme Charcot avant lui, à choisir des patients qu'il soit sûr de pouvoir traiter (en l'espèce les névrosés, mais pas les psychotiques), et de pouvoir traiter sans bouleverser gravement l'équilibre actuel de leur vie psychique et sociale (conjugale, politique, esthétique, etc.).

- *Des règles financières*, le patient devant verser à son analyste une somme forfaitaire, alignée naturellement sur la hausse des prix si elle devait se produire, - même lorsqu'il ratait, par sa faute (omission, oubli, lapsus), une séance.

- *Un engagement de la part de l'analysé* : il était obligé, comme aurait écrit un humoriste, de tout dire en toute liberté, sans se contrôler, et au besoin, s'il le

voulait, ne rien dire du tout.

- *Un contre-engagement de la part de l'analyste*, qui s'engageait de son côté à écouter avec une bienveillance neutre et « flottante » tout ce que lui dirait l'analysé.

- Enfin, à un *refus formel de l'analyste*, explicité ou non : l'analyste refusait par avance de se comporter en médecin, c'est-à-dire à donner un diagnostic, accorder une ordonnance, procurer quelque soin que ce soit, ou prendre quelque décision que ce soit, même si le patient avait besoin de repos, d'internement, ou de protection contre une pulsion suicidaire. Se refusant à se comporter en médecin, l'analyste se refusait du même coup à se comporter en confesseur, en conseiller et même en ami.

Ces règles clairement énoncées (sauf la dernière), le patient s'allongeait sur un divan, l'analyste se tenant en retrait, hors de la vue du patient, mais assez près pour l'entendre, et un long silence, ou un long monologue commençait officiellement. C'était la cure. Elle était réglée dans sa durée : séance de 45 minutes à 1 heure, et dans son rythme : 5 à 7 fois par semaine.

Le patient racontait ce qui lui passait par la tête, ce qui lui venait à l'idée, ce qu'il avait fait, ce qu'il n'avait pas fait, et pourquoi, il racontait ses rêves s'il en avait fait, et s'il en avait envie, il pouvait aussi ne rien dire, s'en aller avant la fin de la séance, revenir à la séance suivante, ou ne pas revenir du tout. Dans ce dernier cas, l'analyste prenait un autre patient.

Dans le cas où les choses se passaient bien, c'est-à-dire où le patient était fidèle au prochain rendez-vous, l'analyste observait qu'à un certain moment le « transfert » (entre l'analysé et lui bien entendu) était

établi, assez solidement établi pour que le travail sérieux commence.

Alors intervenait ce que Freud appelle le « travail » de la cure, ou « travail sur l'inconscient », « travail » si difficile que Freud employa pour le désigner un mot allemand (*durcharbeiten*) intraduisible en français. L'analyste commençait par écouter (« l'écoute » analytique) puis, quand il jugeait le moment venu, intervenait verbalement pour « interpréter » tel ou tel détail qu'il jugeait significatif, pour montrer au patient, avec d'innombrables précautions, que ce détail ne pouvait être compris qu'en fonction d'un fantasme primitif, plus ou moins masqué sous le déguisement des contenus que Freud appelait « manifestes », pour les opposer aux contenus « latents » (les contenus manifestes étant ceux du rêve raconté, ceux de la vie quotidienne racontée, bref des pensées conscientes du patient, en opposition aux contenus « latents », qui étaient les « pensées inconscientes » du patient). Et ainsi de suite.

Ce travail se poursuivait jusqu'à la fin de la cure, qui était toujours difficile, voire très difficile, car s'y manifestait ce que Freud est parvenu à la fin de sa vie à appeler le « contre-transfert », opéré cette fois par l'analyste sur l'analysé, et que l'analyste n'avait pas eu l'esprit de remarquer auparavant. En général, ce contre-transfert est un contre-transfert d'identification introjective, ce qui signifie que l'analyste n'arrive pas à se séparer du patient, c'est-à-dire de l'idée qu'il se fait du rôle qu'il joue dans la vie du patient.

7. C'est sur la base du très riche matériel recueilli dans la situation expérimentale des cures (avec, il est vrai, cette restriction

que la même situation ne peut jamais être reproduite, puisque chaque fois, soit le patient, soit l'analyste, sont des individus nouveaux et donc différents), donc sur le matériel conscient et inconscient fourni par les patients dans leurs cures, et donc également sur les interprétations fournies par les analystes à leur patient à l'occasion de l'analyse de ce matériel, que Freud a édifié, assez tard il est vrai, *ce qu'il a cru être une théorie psychologique scientifique de l'inconscient*, et qu'il a pour cela appelée *métapsychologie*, d'un mot que nous pouvons considérer comme un aveu et un diagnostic théoriques.

Il n'est évidemment pas question de reprocher à Freud de n'avoir pas écrit ce qu'il n'a pas écrit, de n'avoir pas fait ce que, de son propre aveu d'ailleurs (il était très prudent en matière théorique), il n'a pas fait, ni pu faire. Il n'est pas question de reprocher à Freud de n'avoir pas fourni une théorie *scientifique* de l'inconscient, c'est-à-dire une théorie des mécanismes (quels qu'ils soient) produisant les effets d'inconscient observés par Freud, et observables par tout le monde, non seulement dans la cure analytique, mais dans la vie quotidienne, privée ou sociale.

En revanche, il est très important pour nous de savoir exactement ce que Freud a fait, et ce qu'il n'a pas fait. Il est en particulier très important pour nous de savoir que Freud a découvert de nouvelles conditions de manifestation, de contrôle et de transformation des effets d'inconscient chez des sujets humains, - et cela est déjà en soi une chose prodigieuse, faute de quoi nous en serions restés à Charcot et Bernheim, donc à l'hypnose, qui ne donne jamais de résultats durables, à moins que

ce ne soient justement des résultats pathologiques.

Et il est très important pour nous de savoir ce que Freud n'a pas fait. Pourquoi ? Pour éviter des malentendus théoriques, qui prouvent soit la bonne volonté, soit la mauvaise volonté de certains personnages, mais en tous cas ne prouvent qu'une chose : leur ignorance de Freud. L'ennui est que cette ignorance de Freud, travestie en fausse théorie freudienne de l'inconscient, provoque nécessairement des effets en chaîne, non seulement chez les analystes et leurs analysés, mais chez tous ceux qui, avec raison, s'intéressent à Freud et à l'analyse.

8. Pour illustrer ce que je viens de dire, je prendrai un premier exemple : celui d'un certain courant dit de la psychanalyse américaine (je précise : « dit de la psychanalyse américaine », car ce courant n'est pas propre à l'école analytique américaine, et il y a en Amérique du Nord, ici visée, de tous autres courants que celui-ci), qui réduit le travail analytique à ce qu'il appelle « l'analyse des défenses » et au « renforcement de l'ego ».

J. Lacan a eu le grand mérite de critiquer cette fausse interprétation de la pensée et de la pratique de Freud. Je ne m'y attarderai donc pas. Disons que cette interprétation de Freud représente une déviation régressive : elle fait retomber la pensée de Freud dans la psychologie, c'est-à-dire dans une branche de la morale, et, ce qui est inévitable, mais est grave, dans des pratiques de rééducation sociale de l'individu, tendant à « normaliser » le comportement des individus. Lacan a parfaitement raison : rien n'est plus étran-

ger que cette interprétation et cette pratique, à l'esprit et à la pratique de Freud qui, chacun le sait, a toujours montré un grand attachement à la libération des individus, et refusé de les traiter pour les soumettre à une réadaptation sociale. Il n'est pas sans intérêt de voir que dans l'histoire de la psychanalyse en Union Soviétique, jusqu'en 1930, un courant a défendu cette grande leçon de Freud, contre un autre courant qui voulait mettre la psychanalyse au service des nouvelles valeurs de la révolution.

9. Pour illustrer ce que je viens de dire, je prendrai un second exemple : celui de Lacan lui-même. Nous savons tous ce que nous devons à J. Lacan, grand psychiatre français, qui a mené avec résolution, et longtemps dans la solitude, un combat idéologique farouche pour la reconnaissance de la « chose freudienne », c'est-à-dire de la spécificité de la pensée de Freud, et un combat idéologique pour le respect des valeurs auxquelles Freud tenait le plus : le matérialisme, l'athéisme, la liberté.

Pourtant, J. Lacan ne s'est pas contenté de ce combat, qui pouvait occuper la vie d'un homme. Il a tenté de faire ce que Freud n'avait pu faire, *il a tenté de constituer une théorie scientifique de l'inconscient*. Pour cela, comme chacun sait, il s'est appuyé sur la linguistique de Saussure et des auteurs de l'École de Prague, avant tout Jackson. Et Lacan a tenté de penser, au sens fort, c'est-à-dire au sens scientifique, ce que Freud nous a laissé. Il l'a fait grâce à une hypothèse d'une très grande audace, en écrivant cette simple phrase : « *L'inconscient est structuré comme un langage* ». Or Freud, qui

s'y connaissait assez en matière d'inconscient, n'avait jamais écrit cela. Mais pourquoi ne pas essayer ? Lacan a donc continué en constituant toute une théorie distinguant le réel, le symbolique et l'imaginaire. Freud, qui s'y connaissait assez en matière d'inconscient, n'avait jamais recouru à une telle théorie, où tout est conçu non en fonction de l'inconscient, mais en fonction du *symbolique*, c'est-à-dire du langage et de la loi, et donc du « nom du père ». Freud n'avait jamais parlé du nom de père etc. Je ne puis entrer ici dans les détails d'une construction gigantesque qui n'a cessé de proliférer, et pour une bonne raison, c'est qu'elle ne pouvait que poursuivre un objet hors de sa portée, parce qu'il n'existait pas. Ce qui n'existait pas, c'était la *possibilité aujourd'hui* de constituer une théorie *scientifique* de l'inconscient. Cette possibilité existera peut-être demain, et si elle existe, elle revêtira des formes qui surprendront certainement Lacan lui-même, mais cette possibilité n'existe pas aujourd'hui.

Qu'a donc fait Lacan ? Il est parti à la recherche d'une théorie scientifique de l'inconscient, il a voulu faire ce que Freud n'avait pas pu faire, - et au lieu d'une théorie scientifique de l'inconscient il a donné au monde étonné une *philosophie de la psychanalyse*, je dis bien une philosophie de la psychanalyse, au sens où Engels, parlant de la philosophie de la Nature, de la Philosophie de l'histoire etc. disait que ces disciplines n'avaient pas de droit à l'existence, parce qu'elles n'avaient pas d'objet. La vieille leçon kantienne, qu'il peut exister ce que Kant appelait des « sciences sans objet » (comme la théologie, la cosmologie et la psychologie ration-

nelles) et qui ne sont *que des philosophies* sans objet (et c'est exact, puisque la philosophie n'a pas d'objet), Lacan l'avait oubliée, malgré le rappel insistant d'Engels, et de quelques autres marxistes. Il avait produit une fantastique philosophie de la psychanalyse, qui a fasciné les intellectuels pendant des dizaines d'années dans le monde, qu'ils fussent analystes ou non. Elle les a fascinés pour deux raisons. D'abord parce que à sa manière Lacan est un philosophe d'une pensée puissante, savamment dérobée derrière un ésotérisme de façade. Ensuite parce que Lacan parlait de la psychanalyse. Lacan jouait ainsi sur deux tableaux. Aux philosophes, il apportait la caution du Maître qui est « *supposé savoir* » ce que Freud a pensé. Aux psychanalystes, il apportait la caution du Maître qui est « *supposé savoir* » ce que penser philosophiquement veut dire. Il a dupé tout le monde, et très vraisemblablement, malgré son extrême rouerie, il s'est dupé lui-même. Je n'en donnerai qu'une seule preuve. Dans son fameux séminaire sur la lettre volée, après une minutieuse et savoureuse analyse du texte de Poe, Lacan conclut : « comme quoi *une lettre arrive toujours à destination* ». C'est un mot surchargé de sens et d'échos dans une philosophie du signifiant, de la lettre, et de l'inconscient comme signifiant. A cette déclaration, qui est soutenue par toute une philosophie, non du destinataire mais du destin, et donc de la finalité la plus classique, j'opposerai simplement la thèse matérialiste : *il arrive qu'une lettre n'arrive pas à destination*.

Quant à la question de savoir quelle sorte de philosophie Lacan a bien pu fabriquer, en s'appuyant à la fois sur Freud,

et sur la linguistique, puis sur la logique formelle et les mathématiques, c'est une question qui nous éloignerait de notre sujet. Je signale simplement qu'à la considérer dans sa portée la plus générale, la philosophie de Lacan, qui a longtemps flirté avec Heidegger, me paraît se ranger finalement moins sous le structuralisme, qui n'en est qu'une variante, que sous le formalisme logique. Je donne ici mon impression sur une œuvre au demeurant baroque, philosophiquement incertaine, et qui a sans doute dû payer *en philosophie* l'incertitude où Lacan se trouvait à l'égard de l'objet qu'il prétendait penser pour faire une théorie *scientifique* de l'inconscient. Quand une philosophie se constitue en philosophie pour penser l'objet d'une science qui n'existe pas encore, il y a en effet tout lieu de penser que cette même philosophie vacille sur la base de ses thèses incertaines.

10. Je reviens à Freud pour faire simplement une remarque. Freud ne nous a pas donné de théorie scientifique de l'inconscient. Mais il nous a donné autre chose : non seulement une description du matériel analytique recueilli au cours des cures, mais une tentative prodigieusement émouvante de *penser* les résultats de ses expériences. Que cette pensée ne parvienne pas à atteindre la forme d'une théorie scientifique, c'est une chose. Elle n'en reste pas moins une pensée, au sens fort, prodigieusement perspicace, et, c'est là le point le plus important, prodigieusement attentive à tous les détails, curieuse de toutes les nouveautés, et *en perpétuel mouvement*. Il est très remarquable en effet, on ne l'a pas assez noté, que Freud

n'a jamais cessé, jusqu'aux derniers jours de sa vie, de *remanier* sa pensée, ses concepts, et ce qu'il appelait lui-même ses « hypothèses » générales. S'il n'a cessé de *remanier* sa pensée, c'est qu'il n'était pas parvenu à une théorie scientifique établissant des résultats définitifs, systématisés et homogènes, du type, je m'excuse de cet exemple modeste, mais il est irrécusable et clair : $2 + 2 = 4$. Mais en revanche, s'il n'a cessé de *remanier* sa pensée, c'est qu'il n'a jamais accepté de considérer qu'il était parvenu à un résultat définitif, c'est-à-dire *scientifique*, sur lequel il n'avait plus qu'à travailler pour produire de nouvelles connaissances vraies. Non. Pour Freud, aucun résultat n'a jamais été définitif. La preuve est qu'il n'a cessé de changer ses hypothèses de base, non pas l'existence de l'inconscient et ses manifestations (il n'a jamais douté de leur « réalité ») mais l'expression théorique de cette existence.

En revanche, ceux qui ont cru que Freud avait fait une théorie scientifique de l'inconscient, comme Adler ou Jung, se sont écartés de Freud, et se sont mis à fabriquer des *philosophies de l'inconscient*, qui n'avaient que peu de chose à voir, non pas avec la pensée de Freud mais même avec l'ensemble des faits rassemblés par la pratique freudienne ; ils devenaient aveugles aux faits eux-mêmes. Mais dans leur philosophie de l'inconscient, ils portaient d'une théorie philosophique comme constituant l'équivalent d'une théorie scientifique, un résultat définitif de base dont on peut et doit partir pour obtenir de nouveaux résultats. Et ils ne cessaient de délirer théoriquement, s'éloignant de plus en plus des faits.

En revanche quelqu'un comme Lacan, qui a cru que Freud avait découvert la théorie scientifique de l'inconscient sans le savoir, et qu'il suffisait d'ajouter à ce contenu la forme qui lui manquait, a, lui aussi, formellement, procédé de la même manière, *avec cette différence* qu'il n'a pas fait, comme Adler et Jung, une philosophie forcément délirante, au point de vue théorique, de l'inconscient, mais *une philosophie de la psychanalyse en général, qui est restée beaucoup plus près de la pensée de Freud, des écrits de Freud, et du matériel analytique. Mais Lacan lui aussi a procédé, comme s'il avait acquis un résultat scientifique indiscutable*, dans une forme théorique forgée par lui pour ce résultat, et il a constamment travaillé sur la base de ce qu'il considérait comme un acquis théorique scientifique incontestable, pour en tirer sans cesse de nouvelles conclusions théoriques. En vérité nous savons que ses conclusions théoriques n'étaient que philosophiques.

Mais c'est pourquoi il faut, par contraste, insister sur ce caractère extraordinaire de la pensée de Freud. Jamais il ne considère les « hypothèses » théoriques qu'il propose comme définitives. Il ne peut pas s'en passer, car il essaie de penser au sens fort ce qu'il fait et ce qu'il observe. Mais jamais il ne pense avoir une hypothèse définitive, c'est-à-dire une hypothèse vraiment scientifique. C'est pourquoi il change d'hypothèse, et cela, jusqu'à la fin de sa vie. Paradoxalement la preuve la plus profonde de l'esprit véritablement scientifique de Freud, sa critique, son anti-dogmatisme, se révèle dans sa méfiance instinctive à qualifier de *scientifiques* au sens fort, les formulations provisoires auxquelles il at-

teint, pour rendre compte de faits qui sont pourtant incontestables, et qui sont d'une convergence impressionnante.

Je pense qu'une relecture de toute l'œuvre de Freud à partir de l'hypothèse que je viens d'énoncer doit enfin permettre de comprendre *la nécessité du paradoxe* d'une pensée, à la fois profondément scientifique, mais en même temps prodigieusement prudente, d'une pensée inébranlable, mais en même temps multiforme, d'une pensée qui ne cesse de dire la même chose, et de l'approfondir, mais en même temps le dit sous des formes chaque fois renouvelées, et chaque fois déconcertantes. C'est à la condition d'aborder la pensée de Freud avec cette hypothèse explicative en tête, qu'il est possible de voir ce que Freud nous a apporté de définitif, même si la forme qu'il a donné à ce définitif n'était pas celle d'une théorie scientifique au sens fort.

11. Il y a en effet dans la pensée de Freud un certain nombre de « noyaux » qui n'ont jamais varié.

D'abord le thème de la *sexualité infantile*. Les résultats du travail de l'hypnose et sur l'hypnose d'abord, puis les résultats de la cure, tout comme l'analyse des rêves, ont fait rapidement apparaître l'existence d'une réalité proprement scandaleuse pour les contemporains de Freud. Cette réalité, qui est encore scandaleuse, c'est l'existence d'une sexualité infantile, sous une forme ultra-développée, c'est-à-dire infiniment plus développée que la sexualité de l'adulte, au point que Freud a pu dire que l'enfant est, contrairement à l'adulte, un « pervers polymorphe ».

La sexualité infantile, cette « perversité polymorphe » de l'enfant, n'est pas une hypothèse : c'est un fait. Et tout observateur averti peut en faire l'expérience sur les nourrissons, bébés et petits enfants de son entourage. Contrairement à toute une idéologie morale de l'enfance, le monde des petits enfants est spontanément et naturellement fasciné et hanté par la sexualité, je veux dire par des *pratiques sexuelles* observables. Si ce simple fait, observable par chacun autour de lui a été aussi longtemps nié, Freud l'interprète en disant qu'il a été l'objet d'une censure. Et Freud dit que l'inconscient est nécessairement en rapport avec l'effet de cette censure : *le refoulement*.

Mais Freud n'a pas seulement parlé de la sexualité infantile observable, donc objective. Il a aussi parlé de la *sexualité subjective* des bébés et enfants, ce qui se comprend, puisqu'on imagine mal que des pratiques sexuelles, surtout chez des enfants très jeunes, et même chez des bébés puissent avoir lieu sans correspondre à des *désirs*, évidemment inconscients à cet âge.

Freud, raisonnant toujours très simplement, mais avec d'autant plus de force, en a donc conclu à *l'existence d'une sexualité infantile liée à des désirs inconscients*.

Or, ce qui est très remarquable pour nous dans cette découverte, c'est que, contrairement à ce que nous pourrions croire, Freud n'a pas découvert les choses dans l'ordre d'exposition que je viens d'adopter. Freud n'est pas allé de l'observation de la sexualité objective des bébés et des petits enfants à l'idée de leur sexualité subjective inconsciente, donc à l'idée de leur désir sexuel inconscient, tout au contraire, Freud a découvert (à travers

le matériel de la cure des adultes !) l'existence de désirs sexuels inconscients, chez le petit enfant, et c'est à partir de cette hypothèse qu'on a commencé à observer l'existence de pratiques sexuelles objectives chez le bébé et les petits enfants. Nous avons maintenant pris l'habitude de considérer tout cela comme naturel y compris l'ordre de la découverte de Freud, malgré son fantastique paradoxe (puisque Freud allait, à l'encontre de toute pratique expérimentale du non-vu, du non-observable, - les désirs sexuels inconscients de l'enfant - au vu, à l'observable, - les pratiques sexuelles des petits enfants et des nourrissons), mais du temps de Freud rien de cela n'était naturel, bien au contraire tout cela était « moralement » scandaleux. Pire, il était « scientifiquement » scandaleux de partir du non-objectivement observable, pour aller vers l'objectivement observable, à moins d'admettre, ce dont Freud était convaincu, que le non directement observable (à savoir l'existence de désirs sexuels inconscients chez le tout petit enfant à partir de l'analyse des adultes) était lui-même directement sinon observable, du moins identifiable : dans la pratique de la cure, c'est-à-dire dans l'analyse des mêmes adultes.

12. Le premier noyau est donc le thème de la sexualité infantile inconsciente, donc l'existence de « pensées » inconscientes, ou de « désirs » inconscients dans chaque individu humain.

Le second noyau, révélé par le premier, est l'idée d'une prodigieuse *censure sociale* de ces mêmes désirs sexuels inconscients. Je dis sociale, car il a suffi que Freud énonce en public sa découverte de

désirs sexuels inconscients dans la toute petite enfance, pour que tous les pouvoirs en place, de la psychologie et la médecine à la morale, la religion et la politique, s'élèvent avec violence contre sa découverte. On se serait cru au temps de la Sainte Inquisition condamnant Galilée. Mais là n'est pas le plus important : si tous ces pouvoirs réunis se dressaient contre Freud, c'est qu'ils étaient jusque-là, c'est-à-dire dans toute l'histoire humaine avant Freud, parvenus à censurer par la force l'intimidation et le chantage, l'idée que les faits découverts par Freud, et qui avaient toujours existé, *pouvaient exister*. Mais là n'est pas le plus important. S'il existait dans la société cette prodigieuse force de censure sociale portant sur le point précis de l'existence de désirs sexuels inconscients chez le petit enfant, il était impensable que le petit enfant, que tous les petits enfants aient pu échapper à l'effet de cette prodigieuse censure. D'où l'idée chez Freud que les désirs sexuels inconscients du petit enfant se heurtent, non seulement dans la société (qu'il ignore) mais dans son propre psychisme aux effets fantasmatiques de cette censure : au refoulement. D'où l'idée chez Freud que cette force de refoulement des désirs sexuels inconscients du petit enfant, *est elle aussi une force inconsciente*.

Le plus étonnant, une fois encore, est que Freud n'a pas suivi, pour parvenir à son résultat, la voie que je viens d'indiquer. Il n'est pas parti de l'observation du refoulement social objectif (exercé par les appareils idéologiques d'État dont j'ai parlé : famille, école, église, etc.). Tout au contraire, c'est dans l'analyse du matériel fourni par la cure qu'il a trouvé, au sens

fort, observé, découvert l'existence du refoulement inconscient exerçant son pouvoir d'intimidation, de chantage et d'interdit sur les désirs sexuels inconscients du petit enfant. Là aussi, la voie suivie par Freud était « scientifiquement » scandaleuse, allant du dedans au dehors, du non-vu au vu, de l'inobservable à l'observable, à cette réserve que Freud pouvait dire, et il avait entièrement raison, qu'il pouvait observer *d'une manière parfaitement objective* dans la pratique expérimentale de la cure, sinon l'existence de l'inconscient en personne, du moins l'existence des effets d'inconscient. Et en bon savant matérialiste, comme il observait des effets, étant convaincu que ces effets ne pouvaient exister sans « cause », il leur supposait une cause, même s'il ne pouvait la voir. Et il était en cela en très bonne compagnie scientifique, puisque tous les physiciens, chimistes et biologistes, ne peuvent construire leur science qu'en supposant l'existence de causes, que pourtant *ils ne peuvent pas voir*. Mieux, c'est en supposant l'existence d'une cause qu'ils ne parviennent pas à voir, *qu'ils parviennent à la voir*. Mais quand ils parviennent à la voir, la cause qu'ils voient est toujours différente de la cause qu'ils préoyaient de voir. La cause des effets fuit toujours devant la science, et c'est d'ailleurs ce qui fait vivre, subjectivement, toutes les sciences.

Freud savait tout cela. Et c'est pourquoi il s'est toujours comparé à un savant des sciences *de la nature* -, pas à un mathématicien ni à un logicien comme aime à le faire Lacan - et il avait raison à 100 %. Il s'est même si bien comparé à un savant des sciences de la nature, qu'il était

convaincu, - et il n'a cessé de l'affirmer - qu'un jour la psychanalyse se réunirait avec la neurologie, la biologie et la chimie. Car Freud savait que sa découverte pouvait devenir *l'objet d'une science de la nature* (je rappelle ici que Marx dit que le matérialisme historique doit être considéré pour ce qu'il est, une « science de la nature », car l'histoire fait partie de la nature, puisqu'il n'existe rien d'autre au monde que la nature). Mais Freud savait aussi qu'on ne *décèle* pas qu'une découverte *est devenue* une science. Il savait qu'il existe des conditions objectives à satisfaire pour que cette transformation d'une découverte en science de la nature soit possible. Il savait que ces conditions n'étaient pas réunies de son temps. J'ajoute qu'elles ne sont pas réunies de notre temps, mais qu'il existe de sérieux espoirs du côté des développements récents de la neuro-chimie-biologie du corps humain et du cerveau d'une part (aspect que Freud entrevoyait), et du matérialisme historique d'autre part (aspect que Freud ne pouvait entrevoir). Car l'expérience montre qu'une découverte ne devient vraiment science que lorsqu'elle peut établir des *liens théoriques* entre sa propre découverte et les autres sciences existantes. C'est ce qu'on voit se passer par exemple pour la biologie avec la découverte de l'ADN. Les découvertes de la biologie sont devenues une science le jour où a pu être établi un lien théorique entre elles-mêmes, et une autre science : en l'espèce la chimio-biologie. Ce lien a été constitué dans le principe (car beaucoup de choses sont à découvrir) par la découverte de l'ADN. Il en sera de même pour les découvertes de Freud. Mais les choses seront certainement plus compliquées.

13. Je reviens à Freud et à l'existence de désirs sexuels inconscients chez le petit enfant. Qui dit désir dit évidemment objet de ce désir. Qui dit désir sexuel dit évidemment objet sexuel.

Or qui sont les objets sexuels des désirs sexuels inconscients du petit enfant ? Ses proches et lui-même. A partir de là (et je signale que, pour la clarté de l'exposition, je suis une fois de plus obligé de suivre l'ordre inverse de l'ordre que Freud a suivi dans son expérimentation), on peut comprendre toute la « théorie » de la sexualité infantile telle que Freud l'a exposée. Le petit enfant se prend lui-même comme objet sexuel (les stades oral et anal), mais en même temps il prend aussi sa mère pour objet sexuel, et prenant sa mère pour objet sexuel, il finira, au bout d'un certain temps (quand se formera ce que Freud appelle la « relation œdipienne ») par prendre *aussi* son père pour objet sexuel : mais pour désirer inconsciemment sa mort, car il veut sa mère pour lui tout seul, et comme sa mère appartient à son père, il veut la mort du père. Tout cela se passe dans les désirs sexuels inconscients du petit enfant. Mais c'est une vérité que tout le monde connaît depuis longtemps, malgré la censure sociale, puisque un poète nommé Sophocle a mis en scène ce conflit, puisqu'un écrivain nommé Diderot, qui ne pouvait pas connaître Freud, écrit tranquillement que tout petit enfant « veut coucher avec sa mère et tuer son père », phrase qui était passée inaperçue, mais que Freud a relevée, on comprend pourquoi.

Ce qui est passionnant dans toute cette dialectique, c'est que les parents, tout comme le petit enfant, sont des êtres

objectifs et sociaux, que chacun peut voir, toucher, entendre, dont on peut observer le comportement objectif, et dont on peut étudier le comportement objectif, sur la base des principes scientifiques du matérialisme historique.

Et ce qui est encore plus passionnant dans toute cette histoire c'est que ce qui se passe dans les désirs sexuels inconscients du petit enfant a forcément des rapports objectifs avec la situation familiale objective. Personne n'en doute plus aujourd'hui, sauf ceux dont l'intelligence scientifique est limitée par la volonté morale, religieuse ou politique. Mais qu'il y ait des rapports objectifs, et c'est évident qu'il y en a, est une chose : autre chose est de parvenir à une *théorie scientifique* de ces rapports. Freud n'a jamais eu la prétention de pouvoir parvenir à élaborer la théorie scientifique de ces rapports. Il était trop modeste, c'est-à-dire trop conscient des conditions d'impossibilité existantes, pour y prétendre. Mais du moins il a observé l'existence de ces rapports, et il était absolument convaincu (comme le prouvent, même s'ils ne sont pas très bons ou s'ils sont mauvais, ses livres sur ce qu'il appelait la « civilisation », à savoir *Totem et Tabou* et *Avenir d'une illusion*) que *ces rapports existaient* et qu'il fallait en tenir compte si on voulait un jour expliquer scientifiquement les effets d'inconscient. Freud était un vrai chercheur scientifique : il tenait compte de *toutes* les conditions d'existence de l'objet de sa recherche. C'est pourquoi, contrairement à Lacan qui en parle très peu, trop peu, contrairement à Reich qui ne parle *que* de cela, Freud tenait le plus grand compte de l'existence de la famille, de la morale, de

la religion, etc., bref, de ce que j'appelle dans mon langage, des effets sur le petit enfant, donc sur les désirs sexuels inconscients du petit enfant, et sur leur refoulement inconscient, de l'existence des appareils idéologiques d'État.

14. A partir de là, on peut comprendre comment s'est développée la pensée de Freud. Après le stade oral et anal (où le petit enfant se prend lui-même pour objet de son désir sexuel inconscient) vient le stade génital, où le petit enfant prend explicitement, ouvertement, une autre personne (passant de « l'objet partiel » à « l'objet total ») pour objet de son désir sexuel inconscient : sa mère. Et prenant sa mère pour objet sexuel, il passe au stade génital, qui, sauf régression, est celui dans lequel va se dérouler toute sa vie de jeune enfant, d'adolescent, puis d'adulte. Mais nous savons que la contre-partie de la fixation sur la mère des désirs sexuels inconscients, est la haine du père, qui apparaît alors comme représentant la censure, origine du refoulement. Le petit enfant vit alors dans cette curieuse *contradiction à trois termes*, que Freud appelle l'Œdipe. Il doit tuer « fantasmatiquement » son père pour pouvoir posséder sa mère comme objet de désir sexuel, mais comme il ne peut tuer réellement son père, il va « intérioriser » fantasmatiquement son père, c'est-à-dire l'instaurer, dans son inconscient, en une figure distincte : celle de la censure refoulante. C'est l'origine de ce que Freud appelle le *sur-moi*. Lorsqu'il vient à bout de cette « négociation » difficile que Freud appelle la « liquidation de l'Œdipe » (et il n'en vient pas toujours à bout : d'où les névroses et certaines

psychoses), le petit enfant parvient en quelque sorte à faire la paix avec son père, pour obtenir de lui la permission de posséder inconsciemment sa mère. Cette paix conclue avec son père s'appelle l'apparition du sur-moi. Le petit enfant a réussi à « intérioriser », donc en partie à désarmer cette « instance » de censure sociale et fantasmatique que représente « l'imgo » du père. Il a réussi à « faire la paix » avec l'imgo fantasmatique inconsciente du père, donc avec lui-même, donc avec ses désirs sexuels inconscients contradictoires, donc avec leur étrange contradiction à trois termes. Il peut s'avancer dans la vie, muni de cette force, qui peut être très fragile.

Mais cette paix, ce pacte, représentent pour lui la seule chance de devenir un jour « un homme comme papa », possédant une « femme comme maman », et pouvant la désirer et la posséder non seulement inconsciemment, mais consciemment et publiquement, soit dans le mariage, soit dans la liberté d'une relation amoureuse, quand l'état des lois sociales le permet. Je dis que cette force peut être très fragile, parce que si l'Œdipe n'a pas été assez correctement négocié, si la paix (qui à vrai dire n'est jamais entièrement réalisée) n'a pas été convenablement réalisée dans l'inconscient du petit enfant, des éléments de contradictions subsistent dans l'inconscient de l'enfant qui donnent lieu alors à ce que Freud appelle des formations *névrotiques*. Quant aux *psychoses*, Freud considérerait qu'elles remontaient à une période antérieure à l'Œdipe : dans la mesure où la négociation de l'Œdipe n'a pu aboutir, le petit enfant psychotique, puis l'homme psychotique, c'est-à-dire le fou,

en reste fixé à des relations d'objet pré-œdipiennes, qui finissent très vite par entrer en contradiction avec les exigences de la réalité (que Freud appelle (« principe de réalité »), donc par nier la réalité, ce qui provoque le phénomène bien connu de la « scission du moi » (*Ichspaltung*), dont Lacan, faisant un contre-sens sur Freud, a considéré qu'elle définissait tout « sujet de l'inconscient », alors que Freud n'a jamais parlé ni du « sujet de l'inconscient », ni évidemment, de l'inconscient comme « sujet ».

A partir de là on peut comprendre l'extraordinaire portée de la pensée freudienne. Car ce que Freud a découvert s'applique à tous les individus humains, non seulement aux nourrissons et jeunes enfants, mais aux adolescents et adultes, non seulement aux individus de sexe masculin, mais aux individus de sexe féminin (chez les petites filles l'Œdipe a une forme un peu plus compliquée, parce que l'objet qu'il s'agit d'éliminer est la mère, or la mère est en même temps le premier objet de désir sexuel, et dans le cas de l'Œdipe féminin *elle n'est pas le représentant de la censure qui refoule*, c'est le père qui représente la censure, cause du refoulement inconscient, et c'est lui qui est désiré inconsciemment par la petite fille : elle désire, en somme, celui qui lui interdit tout désir, non seulement à ces individus ouvertement sexués, mais aussi aux homosexuels et à tous les pervers, non seulement aux névrosés, mais aussi aux psychotiques.

Le paradoxe génial de la pensée freudienne est d'avoir ouvert toutes ces voies *par la seule* expérimentation de la cure sur des sujets ordinaires, qui venaient le voir

parce que « ça n'allait pas dans leur vie ». Et tout cela se passait dans le cabinet paisible d'un médecin juif viennois, qui se contentait d'ouvrir, à heure fixe, sa porte à ses patients, les laissait s'allonger sur un divan et les écoutait.

15. Mais le paradoxe le plus stupéfiant de la pensée de Freud est sans doute *d'avoir ouvert toutes ces voies*, sans s'y être lui-même vraiment engagé. Freud n'analysait que des adultes. Il n'a jamais analysé de petit enfant. On sait que le petit Hans a été « analysé »... par son père, que Freud conseillait. Pourtant, depuis Freud, la psychanalyse des enfants a fait des pas de géant, et elle a entièrement confirmé les prévisions de Freud. Par exemple, Freud n'a jamais analysé de psychotique proprement dit, bien qu'on puisse considérer que Anna O. était une psychotique, mais justement sa cure a échoué, ce qui a précipité Freud dans la perplexité et le trouble. Quant au président Schreber, Freud ne l'a pas analysé, il a analysé ses écrits, ce qui n'est pas la même chose. Une analyse ne se fait jamais par correspondance, car nous savons, malgré ce que dit Lacan, que dans ce cas, les lettres n'arrivent *jamais* à destination. Pour réussir, une analyse doit, je le regrette, exclure toute *lettre*, pour pouvoir s'en servir. Pourtant ; depuis Freud, l'analyse des psychotiques, terriblement difficile, car le transfert y est pratiquement impossible, à cause de la « scission du moi », et il faut trouver des ruses pratiques inouïes pour y parvenir (et certains analystes ont, en cette matière une sorte de génie, et même des gens, surtout des gens qui ne sont pas des analystes officiels, car être un analyste officiel,

encombré des règles de la cure, empêche en général d'inventer les formes inédites, et toujours nouvelles, qui permettent d'établir le transfert avec le psychotique) s'est largement développée. De la même manière on a développé l'analyse des homosexuels, et des pervers. Et toute l'expérience acquise depuis Freud a entièrement vérifié les hypothèses de Freud.

Si on se demande comment il peut se faire qu'un homme qui a d'abord été seul, puis aidé de quelques amis et disciples, dont les meilleurs l'ont abandonné, pour fonder des écoles non-freudiennes, qu'un homme qui n'a jamais eu en face de lui que des patients choisis parmi les adultes névrosés, a pu ainsi ouvrir les voies à l'analyse des enfants, des psychotiques, des homosexuels et des pervers, on pose apparemment une question inouïe, et on est tenté de croire au miracle. Et de fait, Freud, qui a été haï comme tous les grands découvreurs a aussi été l'objet d'une sorte de culte qui tenait à l'apparence de toute puissance miraculeuse de sa pensée.

Pourtant, Freud lui-même nous a donné le secret de ce « miracle ». Il a dit simplement que *l'inconscient était très pauvre*. Et en disant cela il disait à la fois la vérité et en même temps une chose très simple. Il voulait dire : l'inconscient est très pauvre parce qu'il est *très simple*. Il est très simple parce qu'il est constitué d'un tout petit nombre d'éléments, que j'ai énumérés dans mon exposé, et le fait est que l'on peut compter sur les doigts des deux mains ces éléments de base, qui sont en nombre très limité. Dire que les éléments de base de l'inconscient sont très simples ne veut pas du tout dire que votre inconscient et le mien soient simples : au contraire, ils sont

très compliqués, extraordinairement compliqués. Leur complication vient de la façon dont ces éléments simples (qui peuvent chacun posséder un plus ou moins grand degré d'intensité, que Freud appelle « *affect* ») sont combinés. A partir du moment où l'on sait que l'affect peut varier de zéro à l'infini, on voit que les combinaisons possibles sont infinies, et donc infiniment variées. C'est pourquoi aucun inconscient ne ressemble à un autre inconscient.

Mais c'est à cause de la « pauvreté », c'est-à-dire de la simplicité des éléments en jeu que Freud a pu, avec une facilité et une prescience qui ont pu paraître surnaturelles, *prévoir* et l'existence de problèmes qu'il n'avait pas lui-même éprouvés, *et* la solution théorique et pratique de ces problèmes. En cela, il n'a rien fait non plus qui le distingue des autres savants des sciences de la nature et du matérialisme historique, qui, tout comme Freud, peuvent, à partir des éléments dont ils disposent (et ils sont toujours en petit nombre, ce ne sont pas les biologistes qui diront le contraire, ni les physiciens, ni les chimistes) ouvrir des voies qu'ils ne connaissent pas, et qui sont reconnues ensuite par leurs successeurs.

16. Je n'irai pas plus loin dans ce domaine. Le lecteur peut d'ailleurs poursuivre de lui-même, étant donné la simplicité de la chose. Mais je veux, pour finir, revenir sur ce que j'ai dit plus haut, à savoir que Freud n'a pas pu prétendre, *parce qu'il savait* qu'il ne pouvait pas le faire, produire une théorie *scientifique* de l'inconscient.

Cette reconnaissance est inscrite partout dans l'œuvre de Freud et si j'ose dire

en toutes lettres, ce qui prouve bien que ces lettres ne sont pas arrivées à tous leurs destinataires, et qu'en particulier Lacan, qui prétend s'y connaître en matière de lettre et destinataire, n'a pas reçu la sienne, perdue en cours de route, bien qu'il l'ait sous les yeux.

Pour ne pas abuser de la patience du lecteur, je limiterai mon analyse à deux concepts de Freud.

Le concept de *pulsion* d'abord. C'est un concept fort intéressant, car Freud n'est jamais parvenu à en donner une définition satisfaisante, ce qui n'a pas empêché ce concept de « fonctionner » très convenablement dans la « théorie » métapsychologique, et dans la pratique. Pourquoi cette impossibilité à le définir ? Non à cause de son imprécision, mais à cause de penser théoriquement l'impossibilité de sa précision. Ce concept cherche sa définition dans une impossible différence avec l'instinct, c'est-à-dire avec une réalité d'ordre biologique. Je dis impossible, car pour Freud la pulsion (*Trieb*) est profondément liée à une réalité biologique, quoiqu'elle en soit distincte. Freud s'en tire en disant que la pulsion (toujours sexuelle) est comme un « représentant » envoyé par le somatique dans le psychique, est « *un concept-limite entre le somatique et le psychique* ». Cette indication est précise : mais en même temps on voit que, pour la penser, Freud est obligé de recourir à une métaphore (« représentant »), ou à penser non la chose, mais le concept lui-même ! (« Un concept limite entre le somatique et le psychique »), ce qui revient évidemment à constater l'impossibilité de penser scientifiquement l'objet qui est pourtant désigné avec une grande netteté. Il est d'ailleurs

très remarquable que l'au-delà de cette « limite » désigne la réalité biologique, d'où viendront certainement, en liaison avec la réalité connue par le matérialisme historique, les découvertes qui permettront un jour de faire la théorie scientifique de l'inconscient.

Le concept de *fantasme* enfin. Nous l'avons rencontré lorsque nous avons dit que le petit enfant voulait « fantasmatiser » tuer son père, ou posséder amoureusement sa mère. Ce qui signifie de toute évidence que le fantasme désigne autre chose que la réalité objective : une autre réalité, non moins objective, bien qu'elle ne « tombe pas sous les sens » (Freud écrit : « Faut-il reconnaître aux désirs inconscients une *réalité* ? Je ne saurais le dire... Lorsqu'on se trouve en présence des désirs inconscients ramenés à leur expression la dernière et la plus vraie, on est bien forcé de dire que la *réalité psychique* est une forme d'existence particulière qui ne saurait être confondue avec la réalité *matérielle* »). Le fantasme est donc une réalité *sui generis*. Le fantasme est lié au désir. Le fantasme est inconscient. Le fantasme est une sorte de « fantaisie », de « scénario », de mise en scène où il se passe quelque chose de très grave, et où il ne se passe rien, où tout se passe dans l'immobilité d'une extrême tension affective (l'affect) qui fige littéralement les personnages (les « imagos ») qui sont aussi des fantasmes, dans leur position réciproque, de désir ou d'interdit. On voit donc que le fantasme est *contradictoire*, puisqu'il s'y passe quelque chose, mais que rien ne s'y passe, que tout y est immobile, mais dans une tension intense, qui est tout le contraire de l'immobilité, que

tout y est désir et tout y est interdit, et enfin que le fantasme est un tout composé de fantasmes, c'est-à-dire de lui-même, c'est-à-dire de sa propre répétition nulle. On retrouve là des thèmes fondamentaux de la pensée de Freud : à savoir *l'instinct de répétition*, propre de l'inconscient, et *l'indifférence complète*, de l'inconscient, à l'égard du *principe de contradiction*. On atteint ici le point le plus élaboré de la théorie freudienne de l'inconscient. *Le concept de fantasme n'est rien d'autre, chez Freud, que le concept de l'inconscient dans toute son extension et toute sa compréhension*. Et force est bien de constater que Freud désigne par fantasme quelque chose d'extrêmement précis, une réalité, existante, quoique non matérielle, sur laquelle aucun malentendu n'est possible, et une réalité matérielle qui est l'existence même de son objet : l'inconscient. Mais force est bien de constater aussi que le nom que Freud donne à cette réalité autrement dit, le nom que Freud donne à l'inconscient lorsqu'il atteint au plus haut de sa théorie pour le penser, est le nom d'une *métaphore* : fantasme.

Reprenant le mot de Freud sur la pulsion, concept limite entre le somatique et le psychique, je dirai que le concept de fantasme chez Freud à la fois est le concept de l'inconscient, mais n'est pas son concept *scientifique*, puisque c'est une métaphore, mais qu'il peut être en revanche *pour nous* le concept de la *limite* qui sépare une formation théorique qui n'est pas encore devenue une science, de la science à venir. Car, Dieu merci, entre cette formation théorique et la science, il y a du moins un peu de fantasme, l'illusion d'avoir atteint la science, et, comme le fantasme

est contradictoire, un peu de vrai désir de l'atteindre enfin.

17. Comme disait Marx : Les consé-

quences ne se feront pas attendre longtemps. Comme disait Spinoza : Nous avons tout notre temps pour découvrir les vérités éternelles. Ce qui est la même chose.